

Le signal donné par l'éveil du mouvement noir sous la direction politique de plus en plus clairvoyante de Malcolm X, est aujourd'hui relayé par l'hostilité déclarée de la masse de la jeunesse américaine aux aventures guerrières de l'administration Nixon, et à l'hostilité croissante ou latente de parties importantes de la population ou des classes moyennes aux Etats-Unis.

Certes, la majeure partie de la population américaine — qu'elle soit noire ou blanche — est encore écrasée par les préjugés que lui dispensent les « bienfaits » d'une économie impérialiste seulement au début de la déroute. La classe ouvrière elle-même ne s'est pas libérée de la tutelle idéologique d'une bourgeoisie dont la domination planétaire lui a permis de vivre comme aucune classe ouvrière ne vit dans les pays les plus développés d'Europe.

Mais ce niveau de vie, autorisé par des décades de brigandages impérialistes sur les cinq continents, se ressent aujourd'hui de la résistance des nations opprimées par l'impérialisme. Les fondés de pouvoir des monopoles impérialistes parmi les travailleurs, les dirigeants syndicaux américains, tentent d'utiliser cette situation pour regrouper la classe ouvrière dans une croisade contre-révolutionnaire derrière les forces d'agression américaines.

Mais la présence d'un million d'hommes de troupes en Asie signifie aussi pour les travailleurs et les noirs, la présence des leurs ou de leurs fils dans cette partie du monde, et donc d'autres centaines de milliers de victimes des projets de domination impérialistes.

Le mouvement étudiant américain en se mobilisant massivement contre la guerre d'Indochine, a brisé le consensus qu'espérait l'administration américaine. Du même coup ses manifestations sur les campus et dans les villes ont démontré qu'elles étaient la seule force qui pouvait faire reculer Nixon et ses généraux.

S'ajoutant aux revendications de la communauté noire, de la minorité chicano ou porto-ricaine, le mouvement étudiant livre aujourd'hui les premiers assauts contre l'ordre capitaliste dans la citadelle de l'impérialisme.

Si des théorisations ultra-gauches et petites-bourgeoises ont pu être tirées de cette situation provisoire, il n'en demeure pas moins que la jeunesse américaine est à l'avant-garde d'un combat qui sourd par tous les pores de la décadence de la société américaine.

Ce que certains idéologues bourgeois se complaisent à nommer « le malaise », la « crise des valeurs », ne sont en réalité que les premières manifestations d'une lutte qui pose le problème plus général des intérêts qui tiennent le gouvernail du pouvoir aux USA. Et il serait surprenant qu'après des années de prostitution syndicale aux intérêts impérialistes, la voie ne soit d'abord indiquée par des couches périphériques à la classe qui sera la colonne vertébrale de la Révolution aux Etats-Unis aussi : la classe ouvrière américaine.

Ainsi, tant le mouvement de libération des femmes, que le mouvement contre la guerre, l'agitation dans les universités que la révolte des ghettos, sont-ils les signes avant-coureurs, non plus d'une crise, mais d'une décomposition de toutes les structures idéologiques, sociales et politiques américaines, qui confine déjà à la pourriture.

Dans cette lutte des couches marginales peuvent momentanément occuper des avant-postes — comme cela a été et est encore le cas en Europe occidentale ; elles peuvent provisoirement se substituer au rôle historique qu'est appelée à remplir la gigantesque classe ouvrière des USA, mais si elles s'y maintiennent encore en grande partie, c'est parce que les gros bataillons sont encore à venir, et viendront sans nul doute.

La voie même qu'ont choisie les dignitaires impérialistes y conduit directement. Par leur enlèvement croissant en Indochine, ils favorisent directement la prise de conscience de secteurs de plus en plus larges de la jeunesse, de l'armée, et depuis peu des travailleurs.

Cette prise de conscience connaît naturellement des niveaux divers selon les couches impliquées, mais toutes les revendications, toutes les grèves, toutes les batailles, tous les affrontements, participent — consciemment ou inconsciemment — d'un même processus qui conduit inéluctablement à l'isolement de l'administration impérialiste.

Dans cette perspective, les symptômes multiples de l'accentuation de la lutte des classes aux USA, qui ne respecte pratiquement plus une seule parcelle de la société, sont un encouragement au travail inlassable qu'y mènent les marxistes-révolutionnaires.

Longtemps confinée aux cercles étroits de la propagande par la répression Mac-carthyste, leur action les a portés à la tête du mouvement de la jeunesse américaine contre la guerre du Vietnam et maintenant d'Indochine. Cette position leur donne déjà le droit de s'adresser aux travailleurs blancs et noirs les plus conscients, afin de poser dès maintenant les premiers jalons de l'organisation prolétarienne qui affrontera l'impérialisme américain sur son propre territoire.

Le bourgeois impérialiste est trop épais pour que la bourgeoisie puisse espérer s'en dégager sans dommages et à court terme. Hors ses murs, l'impérialisme américain n'est plus maître éternel ; dans ses murs, il n'est plus tout à fait en sécurité.

Aux Etats-Unis aussi, la révolution socialiste est à l'horizon des combats encore éparés qui s'y mènent.

2) Au cours de ces dernières années, entre la Pologne et l'Espagne, dans une Europe secouée par les luttes anti-capitalistes et anti-bureaucratiques, s'est affirmée la force d'une radicalisation jeune et ouvrière dont la permanence atteste de l'actualité révolutionnaire de notre époque.

Les journées révolutionnaires de Mai 68 en France, la résistance à l'invasion des chars russes d'août 68 en Tchécoslovaquie, l'automne chaud en Italie, les grèves sauvages de Suède en 70, la lutte des travailleurs et de la jeunesse britanniques contre la législation anti-syndicale en 70-71 conjointement au combat livré contre l'impérialisme anglais en Irlande, en Espagne l'offensive montante contre le franquisme déclenchée par la tentative d'assassinat des militants basques à Burgos, le soulèvement ouvrier polonais de Gdansk et de Szczecin ont marqué de leur sceau ces dernières années en Europe.

Prenant leur source à des causes différentes, toutes ces luttes ont cependant convergé vers une remise en cause radicale des régimes qui soumettent la jeunesse à l'embrigadement de l'idéologie officielle et soustraient à la classe ouvrière le résultat de son travail productif.

Une nouvelle génération dont les épaules ne sont pas courbées par des années de défaites ou de luttes dévoyées par les directions stalinienne a levé à son contact une masse ouvrière, étudiante et lycéenne dont l'insolence se fait chaque jour plus mordante contre le pouvoir en place.

Et si ce combat a pris un essor visible en Mai 68, il est évident qu'il chemine depuis plus longtemps et qu'il faut chercher les raisons de cette nouvelle attitude à la fois dans les contradictions propres des régimes capitalistes et bureaucratiques et dans le renforcement des avant-gardes européennes dans le sillage des premières victoires de cette deuxième moitié du XXème siècle.

Avec le renversement décisif du rapport de forces mondial entre la révolution et la contre-révolution, à partir de la victoire des révolutions chinoise, vietnamienne et cubaine, avec l'accumulation des éléments d'une crise grave pour le système impérialiste, s'affirme en Europe occidentale la détermination de larges couches jeunes et ouvrières de mener le combat contre l'exploitation capitaliste. Après avoir longtemps paru labourer la mer immense d'un mouvement ouvrier dominé par les directions stalinienne et réformistes, la propagande des marxistes-révolutionnaires a pu se muer en agitation, à mesure que s'amoncelaient les fagots du brasier. Dans ce contexte les grandes luttes étudiantes n'ont été qu'un détonateur pour la poudre sociale. Un moment substitué — par ses actions exemplaires — au parti du prolétariat, le mouvement étudiant fut relégué au second plan par le déferlement des luttes ouvrières. Mais par ses formes de lutte, sa détermination à affronter le pouvoir de la bourgeoisie, il a permis le surgissement de nouvelles formes de luttes parmi les travailleurs eux-mêmes. Aujourd'hui, l'ampleur de cette radicalisation ne peut se mesurer à la conscience politique souvent confuse des travailleurs qui la composent ; elle se juge à la multiplication des affrontements locaux sectoriels ou généralisés qui mettent face à face le prolétariat et ses exploités rassemblés derrière le paravent de l'Etat capitaliste.